

Pariser Zeitung. 5 Mars 1949

Les aventures d'ANDRÉ GIDE

AUX QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Voilà que M. André Gide, dont la jeunesse indépendante avait été mise à l'épreuve à une rude épreuve par ses amis rouges, va faire figure de prophète à Alger.

On s'y trouvait plutôt à court d'intellectuels de qualité. Le choix d'un homme de son importance littéraire ne saurait, a-t-on pensé, que relever le prestige quelque peu compromis de la pensée française dissidente.

L'auteur de *L'immoraliste* est devenu là-bas le directeur de la revue *L'Arche*, qui paraît à Alger. Non content de collaborer à la revue *Fontaines*, que dirige son ami Max-Pol Fouchet, ou d'envoyer ses études plus ou moins « Porte étroite » à des hebdomadaires américains tel que l'américain french weekly : *Power la Victoire*, il lui faut se soumettre à l'élégance intellectuelle d'André Marty.

Il est permis de se demander ce que pense M. Vichinsky, l'ami africain de Moscou, de cette ancienne recrue, déjà sujette à caution auprès des zéloteurs de l'U.R.S.S.

Nous serions, en effet, surpris que ce diplomate bien informé n'ait pas connaissance de cette page figurant, en bonne et due place, dans le si captivant *Journal* de M. André Gide :

« Dans les écrits de Marx, y lisais-je, j'étouffe. Il y manque quelque chose, je ne sais quel ozone, indispensable à la respiration de mon esprit. J'ai pourtant lu les quatre volumes du *Capital*, patiemment, assidûment, studieusement... Et je sortais de là, chaque fois, l'intelligence meurtrie comme par les brodequins de torture. J'ai même répétant : il le faut, sachant bien que je ne devais point chercher là des agréments dont le marxisme n'a que faire. Mais je pense aujourd'hui que ce qui me gêne ici surtout, c'est la théorie même par tout ce qu'elle a, sinon précisément d'irrationnel, du moins d'artificiel (j'allais dire : d'artificieux), de fallacieux, d'inhumain.

« Je pense qu'une grande partie du prestige de Marx vient de ceci : qu'il est difficilement abordable, de sorte que le marxisme comporte une initiation et n'est d'ordinaire connu qu'à travers ses intercesseurs. C'est la messe en latin. Où l'on ne comprend pas, l'on s'incline ! »

Un adepte tardif

Voilà qui sent son fagot d'une lieue. Ce manque de discipline chez un tardif adepte du nouvel évangile ne saurait passer inaperçu de ces brigades « d'ingénieurs de l'âme », à qui le génial Père des peuples, le grand maréchal Staline, a confié le soin de veiller sur son troupeau.

D'autant que André Gide se plaît à récidiver dans ses irrespectueuses critiques du dogme communiste :

« Je me soucie fort peu, déclare-t-il sans ambages, que mes écrits soient conformes ou non au marxisme. »

Un jeune militant communiste, mort à l'âge de vingt-sept ans, Claude Naville, avait parfaitement décelé l'état d'esprit de ce néophyte de la onzième heure, quand il observait, dans la petite étude qu'il lui a consacrée, que chez lui il s'agissait plus de foi que de conviction, et quand il ajoutait que Gide était un trop grand artiste pour pouvoir se transformer, du jour au lendemain, en communiste militant.

Aussi bien n'avait-il été touché que bien tard par la grâce. Durant la révolution d'octobre n'était-il pas resté absolument étranger à cette lutte ? N'avait-il point témoigné de son indifférence absolue à l'égard de tous les problèmes sociaux ?

« Il n'avance les pions qu'avec une extrême prudence », souligne son commentateur. Seule fait un peu exception la relation de son *Voyage au Congo*,

où il stigmatise les excès du colonialisme.

Il confesse être allé au communisme pour des raisons purement sentimentales :

« Ce qui m'a rallié, déclare-t-il, ce n'est certainement pas la théorie du marxisme. Ce qui m'a fait venir au communisme, et de tout mon cœur,



c'est que la situation qui m'était faite dans le monde, cette situation de favori, me paraissait intolérable. »

Il a des ferveurs de converti, quitte à se reprendre par la suite :

« S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt », s'écriera-t-il.

Ce qui ne l'empêchera pas de se fâcher tout rouge quand un jeune homme, se targuant de sa qualité de communiste, prétendra lui imposer à la *Nouvelle Revue Française*, un article de sa façon, ou quand on se permettra, sans l'avoir consulté, de se servir de son nom sur les affiches d'un congrès antifasciste.

Il se sent un véritable malaise en présence de la justice telle qu'on la conçoit au pays des Soviets :

« Que penser, écrit-il dans son *Journal* en 1936, de ces seize inculpés s'accusant d'eux-mêmes, et chacun presque dans les mêmes termes, et célébrant la louange d'un régime et d'un homme pour la suppression desquels ils aventureraient leur vie ? »

N'est-il pas permis, à ce sujet, de se demander s'il n'y a pas quelque affectation de candeur dans son cas ?

De même lorsqu'il écrivait, dans son message au Congrès des écrivains soviétiques :

« L'U.R.S.S. se doit de prouver que l'idéal communiste n'est pas un idéal de termitière. »

L'auteur des *Caves du Vatican* nous avait réellement habitués à moins d'ingénuité.

5 Mars 1949 Sa confiance dans l'expérience soviétique

Reconnaissons toutefois que sa confiance dans l'expérience soviétique ne va pas sans quelques prudentes réserves :

« Que l'expérience de toute l'U.R.S.S. soit d'une incalculable portée, avance-t-il, c'est ce qui me fait souhaiter de tout mon cœur qu'elle réussisse et que les événements lui permettent d'être menée à bien. C'est seulement ainsi qu'elle pourra être de grande instruction pour les autres peuples. Mais il me faut bien m'avouer à moi-même toute ma pensée : la Russie a sans doute plus à y gagner et en tout cas moins à y perdre que nous. Je doute même que l'état social qu'elle tente de réaliser soit souhaitable pour notre peuple, si non profondément modifié. On parle de cette difficulté « brûler les étapes », il me semble au contraire qu'il y a une chose qui nous empêche et qu'un peuple

encore informe est bien plus capable de s'adapter à de nouvelles formes qu'un peuple déjà formé. »

En somme, que la Russie serve de cobaye, si ça lui chante, aux expériences du marxisme, mais qu'elle laisse les autres peuples libres de disposer d'eux-mêmes, si bon leur semble !

Le malheur veut qu'il n'en aille pas ainsi. C'est au monde entier que le bolchevisme prétend inoculer son virus, et s'il ne tenait qu'à lui ce serait déjà fait.

Evadé, au soir de sa vie, de sa tour d'ivoire, il doit se trouver bien dépaycé dans son comportement actuel celui qui, dans une de ses *Lettres à Angèle*, lui confiait :

« On vit si bien sans opinions. A cause des autres, j'ai dû m'en faire quelques-unes ; mais c'est à peine si j'y crois ; elles me gênent ; quand je suis seul, je les oublie. »

Ce n'est point là propos en l'air, le feu d'artifice d'un paradoxe pour amuser la galerie. André Gide y revient, à plusieurs reprises, au cours de son œuvre. Il ne cache pas que choisir, pour lui, c'est transiger et que la nécessité de l'option lui fut toujours intolérable.

« Je me passai fort bien de certitude, dit-il, lorsque j'acquis celle-ci que l'esprit de l'homme ne peut en avoir. »

Que peuvent bien penser les fidèles du marxisme de celui qui n'hésite pas à reconnaître que tout effort de se soumettre à une règle commune devient à ses yeux une trahison, et qui prétend ne s'intéresser à l'action que dans la mesure où elle retentit en lui ?

C'est là le point de vue d'un Maurice Barrès et de tous ceux qui n'ont cher-

ché dans la vie qu'un égoïste motif d'exaltation.

Quel motif d'exaltation autrement grand, à y regarder de près, André Gide eût pu trouver dans l'idéal national-socialiste auquel l'avait préparé sa connaissance de Nietzsche !

Comme cet esprit communautaire, respectueux des indispensables hiérarchies, eût satisfait davantage son esprit que la basse démagogie du communisme. Lui qui avait fini par se rendre compte que l'individualisme bien compris doit servir à la communauté et qui n'hésitait pas à reconnaître son erreur initiale :

« J'ai été longtemps certain, écrivait-il, dans les *Nouvelles Nourritures*, que la question morale était plus importante que la question sociale. Je disais et j'écrivais : l'homme est plus important que les hommes, et quantité de choses de ce genre. J'ai cru cela pendant quarante années. Je n'en suis plus si sûr aujourd'hui. Il m'apparaît aujourd'hui que la question sociale doit prendre le pas et qu'elle doit d'abord être résolue pour permettre à l'homme de donner ce qu'il mérite de donner... Les questions matérielles ne sont pas précisément les plus importantes, mais elles sont les premières, les plus importantes dans le temps... Je crois que la réforme spirituelle dépend de la réforme matérielle. »

Gide devait trouver vraisemblablement une solution dans l'activité du *Psychological Warfare Branch* d'Alger car, en fait de question sociale, seuls les problèmes politiques actuels paraissent intéresser l'auteur de *Retour d'U. R. S. S.* Jacques Dyscord.